

## En Australie, deux arts aux antipodes

Deux expositions confrontent les œuvres de descendants de colons et d'Aborigènes

### Arts

Londres

**A** Londres, «Australia» est la première manifestation de grande ampleur consacrée à l'art de ce continent de l'arrivée des colons vers 1800 à aujourd'hui. Elle réunit plus de 200 œuvres de 146 artistes à la Royal Academy. A Paris, La Maison rouge présente la collection de l'Australien David Walsh, qui a fondé en Tasmanie le Museum of Old and New Art (MONA), associée à celle du Tasmanian Museum and Art Gallery (TMAG).

Dans cette seconde exposition, tous les artistes ne sont pas australiens. David Walsh, qui a fait sa fortune dans les jeux – il est mathématicien – s'intéresse autant à Wim Delvoye, Jan Fabre, Damien Hirst et aux surréalistes qu'à ses compatriotes. Mais le commissaire de l'exposition, Jean-Hubert Martin, a introduit des *tapas* – peintures sur écorce – venues des îles Salomon, Fidji ou Samoa ainsi que des objets de Nouvelle-Guinée ou du Queensland. Les deux expositions ont donc de nombreux points communs, dont le fait de présenter conjointement des artistes blancs descendants de colons et des artistes que l'on disait jadis «primitifs». En anglais, on dit «non-indigenous» et «indigenous».

«Australia» commence par une ennuyeuse suite de salles consacrées au XIX<sup>e</sup> siècle, des paysages en grande majorité. Ils sont flanqués de cartels qui affirment que, dans telle toile, les signes de la sympathie du peintre pour les Aborigènes seraient visibles. On les cherche en vain. Ces indigènes sont juste pittoresques, comme les émeus ou les kangourous. Ils sont peints de loin, silhouettes sombres. L'une des œuvres les plus reproduites de la peinture australienne, *Evening Shadows* de H. J. Johnstone – peinte en 1880 à... Londres – montre deux femmes et un homme près d'une cabane d'écorce, mais les arbres et les reflets du ciel dans une mare occupent l'essentiel de la surface.

La génération suivante, de l'impressionnisme australien, n'a d'yeux que pour les villes, les plaisirs balnéaires et les effets atmosphériques. Un seul grand peintre se dégage, Sidney Nolan (1917-1992), dont la suite de toiles



«Ned Kelly» (1946), de Sidney Nolan. NATIONAL GALLERY OF AUSTRALIA, CANBERRA GIFT OF SUNDAY REED 1977

consacrées à l'histoire de Ned Kelly, un Mandrin du bush, est montrée – partiellement, hélas – à la Royal Academy. Lui ose, prend à bras-le-corps la réalité de son pays, sa violence, ses inégalités et ses Aborigènes – enfin. Qu'il soit un peintre de premier ordre se vérifie à La Maison rouge. David Walsh a de lui une dizaine de toiles, à peu près toutes

**Les artistes aborigènes ne sont pas devant la nature, ils sont dedans. Ils ne la représentent pas, ils la ressentent**

remarquables. Comme à Londres, elles ternissent les œuvres voisines.

Les seules qui n'en souffrent pas, parce qu'elles sont habitées par une nécessité psychique aussi forte, quoique tout autre, sont celles des «indigenous». Ceci se ressent comme une évidence à Paris quand on passe de la salle tapissée d'admirables *tapas* à motifs géométriques à celle qui exhibe en son centre une sculpture horrifique de Jake et Dinos Chapman, célébrités de l'art international. Avec ses cadavres mutilés et sanglants, elle est

faite pour choquer et ne choque pas, car elle n'est qu'un produit fabriqué avec des recettes faciles.

A Londres, les Aborigènes sont dans des salles à part, de même que dans le catalogue ils occupent un chapitre à part – un seul. Les «non-indigenous», Nolan excepté, perçoivent la nature de façon visuelle, comme un beau spectacle devant lequel ils sont assis. Les «indigenous» l'éprouvent par la marche, l'odorat, l'ouïe et le toucher au moins autant que par la vue. Ils ne sont pas devant, ils sont dedans. Ils ne la représentent pas, ils la ressentent : la différence est flagrante parce que, la sentant de si près, ils la font ressentir.

Les pigments sont minéraux ou végétaux, les supports végétaux, les pictogrammes organisés comme des cartes ou des musiques. Les surfaces sont vastes comme l'espace réel, vides et monochromes comme lui. Ces qualités se retrouvent jusque dans les travaux les plus récents, l'immense composition noire et blanche d'Emily Kane Kngwarreye, celles de Doreen Reid Nakamarra et de Dorothy Napanardi. Dans une petite salle consacrée aux artistes de la Terre d'Arnhem, tout au nord du continent, est accroché *Dead Man*, de Bardayal Nadjamerrek peint vers 1968. Toute comparaison avec les travaux de

ses contemporains d'ascendance occidentale est ravageuse. Le grand art d'Australie est ici. ■

PHILIPPE DAGEN

**Australia**, Royal Academy of Arts, Burlington House, Piccadilly, Londres. royalacademy.org.uk. Tous les jours de 10 heures à 18 heures, 22 heures le vendredi. Entrée : 15,50 £ (18 euros). Jusqu'au 8 décembre.  
**Théâtre du Monde**, La Maison rouge, 10 Bd de la Bastille, Paris 12<sup>e</sup>. Tél. : 01-40-01-08-81. Du mercredi au dimanche de 11 heures à 19 heures, jeudi jusqu'à 21 heures. Entrée : 8 €. Jusqu'au 12 janvier 2014.

## Bob Dylan, le bon petit diable du Grand Rex

**B**ob Dylan avait chanté au Grand Rex à Paris en 1990, puis partout ailleurs dans son Never Ending Tour, la grande fête ses 25 ans cette année. Il est revenu dans la salle des grands boulevards pour trois soirs, jusqu'au 14 novembre, avec un appétit féroce. Mardi 12 novembre, il entreprend son habituel travail de sape (rendre chefs-d'œuvre et nouveautés quasi méconnaissables) avec sa bande de musiciens soudés au chalumeau, Tony Garnier à la basse, George Recile à la batterie, Stu Kimball et Charlie Sexton aux guitares, Donnie Heron pour le reste (banjo, violon, pedal steel...). Monsieur joue du piano, de mieux en mieux, et de l'harmonica, toujours par petites touches plutôt géniales, rythmiquement parlant.

### Sac à malice

Ni chapeau ni lavallière pour cette fois, mais une crinière, une tignasse de cheveux bouclés, auréolés par la lumière. *Things Have Changed* (chanson écrite en 1999 pour le film *Wonder Boys*, de Curtis Hanson) ouvre ce récital dylanien de dix-neuf chansons, une heure quarante-cinq minutes d'un spectacle en ligne droite. Dylan pose la main sur sa hanche, les jambes écartées en équilibre caoutchouteux. Il a une voix de ferraille, bagarreuse. Il racle les graves, sort des aigus de n'importe où, des waou de fausset, comme s'il désirait avoir tout le monde à l'usure. Mais les stucs et la chaleur du Grand Rex l'ont mis de bonne humeur, jusqu'à

dire «merci beaucoup» en français – ovation dans la salle.

Dylan manie l'art de la déconstruction avec ardeur, y compris dans l'agencement de ses récitals, jamais bâtis du même bois. Le petit homme malin puise dans ses trente-cinq albums officiels, plus les autres, comme dans un sac à malice – avec une propension à terminer sur le fondateur *Blowin' in the Wind* (1962).

Depuis le début de sa tournée européenne en octobre, le répertoire s'est stabilisé, sauf à Rome, où tout a été chamboulé chaque jour. A Paris, comme à Bruxelles : immédiat retour en arrière avec *She Belongs to Me* (1964), puis saut en avant jusqu'aux extraits de *Tempest*, le dernier album studio paru en 2012, après un passage par *Modern Times* (2006). Bob Dylan et son groupe y déploient tout leur savoir-faire en matière de musique populaire américaine : du blues, du boogie, du folk en ballade récitée, de la valse et du bastingage, en bref tous les fondements du rock.

Et puis, il y a entracte. Bob Dylan revient en messie du sentiment, féminin, alchimiste. C'est soudain une plongée profonde en musique, avec l'entrée du banjo, du violon, qui adoucissent la voix de l'impétrant, désormais éclaircie. *Forgetful Heart* (2009) est un miel. *Early Roman Kings* (2012), un pur blues, *All Along the Watchtower* (1967), un classique absolu.

Et quand c'est fini, Bob Dylan le signifie d'un geste, les mains sur les hanches. ■

VÉRONIQUE MORTAIGNE

## L'Amérique, vue de Tulsa, vue d'Amiens

Le festival amiénois consacre un cycle de films à la ville de l'Oklahoma

### Cinéma

Amiens

**J**etons quelques pièces du puzzle sur la table. Des lieux, d'abord : des églises et des puits de pétrole, la route 66, l'allée des Tornades et la «piste des Larmes», des fermes en tout genre et des immeubles de toutes sortes, des étendues de terre où les cow-boys galopent. Quelques coutumes : les «courses à la terre» (le premier arrivé revendique le lopin de son choix), les ventes aux enchères de paniers-repas-surprises (la surprise étant la jeune fille qui a préparé le panier, avec laquelle on dine).

Beaucoup d'Histoire : la guerre de Sécession, l'exode amérindien, la Grande Dépression, les émeutes raciales. D'innombrables personnages : Francis Ford Coppola, qui tourne là *Outsiders* et *Rusty James* en 1983, Larry Clark, qui grandit dans les parages, Tom Joad et sa famille sur les routes des *Raisins de la colère*, l'auteur «Série noire» Jim Thompson et la douce Holly Golightly de *Diamants sur canapé*, on pourrait même leur adjoindre Chuck Norris et Lucky Luke, mais il y a déjà fort à faire.

Assemblons. Un Etat américain se dessine, l'Oklahoma, et plus pré-

cisément une ville : Tulsa, sa seconde agglomération après Oklahoma City. Mais c'est en France, à Amiens, que l'on peut ces jours-ci visiter Tulsa, à travers le parcours de la 33<sup>e</sup> édition de son Festival international du film en propose. Jumelée à la préfecture picarde depuis 2005, la métropole américaine a inspiré au festival une vaste rétrospective intitulée «Tulsa Oklahoma Cinema».

### Dans un mouchoir

Difficile d'être plus précis face à tant d'envergure chronologique (le cycle court de *L'Attaque du grand rapide*, en 1903, à *Marfa Girl*, en 2012) et un tel éventail de genres : western, drame romantique, familial et national, comédie musicale, documentaire, film catastrophe et film noir, portés par des gueules célèbres (William Hart, John Wayne, Clark Gable, Jack Palance et Faye Dunaway, Audrey Hepburn, Tom Cruise, Matt Dillon) et des inconnus que l'on n'oubliera plus (la merveilleuse Casey Camp-Horinek qui illumine les films de Sterlin Harjo).

Si Fabien Gaffez, directeur artistique du festival, a trouvé à travers ce parcours «l'Amérique dans un mouchoir», le festivalier venu réviser son histoire des Etats-Unis risque de juger l'exercice complexe. Il

est impossible de se fier, dans cette rétrospective, aux repères de la naissance, croissance, affirmation ou décadence d'une nation. Elle illustre au contraire le mouvement perpétuel, l'alternance de progrès et de régressions, l'émergence des causes nouvelles sur les ruines des causes perdues et à l'ombre des causes gagnées.

A Tulsa, l'Amérique n'en finit pas de naître, dans les blessures de la guerre de Sécession ou l'élan fou des courses à la terre, dans les yeux des jeunes désaxés de Coppola. Elle n'en finit pas de mourir, avec les premiers Indiens privés de leurs terres ou ceux qui ont oublié la langue des anciens. Dès la première de ses naissances, ses sages sont déjà veufs (Will Rogers dans les films de John Ford), et tous ses orphelins se ressemblent : sans le savoir, les jeunes égarés de Gus Van Sant réglent leur errance sur celle des enfants de la Grande Dépression.

Tulsa est au cœur d'un cyclone, et il est impossible de s'en tenir à une seule route pour la traverser. C'est le tourbillon, précisément, qu'il faut saisir. ■

NOÉMIE LUCIANI

Festival international du film d'Amiens. Jusqu'au 16 novembre. Filmfestamiens.org

ALAIN SARDE ET ROBERT BENMUSSA PRÉSENTENT

EMMANUELLE SEIGNER MATHIEU AMALRIC

"Le meilleur film de Roman Polanski depuis LE PIANISTE."

LES CAHIERS DU CINÉMA

LA VÉNUS A LA FOURRURE

UN FILM DE ROMAN POLANSKI

ALAIN SARDE ET ROBERT BENMUSSA PRÉSENTENT UNE COPRODUCTION FRANCE POLYNÉSIE / FP PRODUCTIONS MONDOLITE AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ / CINE+ ET POLSKIFILM INSTITUTE EN ASSOCIATION AVEC MARISE FILMS ET MARONCHI "LA VÉNUS A LA FOURRURE" EMMANUELLE SEIGNER MATHIEU AMALRIC  
COPRODUCTEUR : DANIEL COLLIN AVEC LE SOUTIEN D'ALEXANDRE DESPLAT DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE : PAVEL EDUARDIANI MONTAGE : MARGOT MEYER ET BÉRENGÉRE DE LAZZI RÉGIE : JEAN MARAÏSE PRODUCTEURS ASSOCIÉS : MARINUSZ LUDWIGSKI ET VOLKERT PRAUS PRODUIT PAR ROBERT BENMUSSA ET ALAIN SARDE  
LE FILM "LA VÉNUS A LA FOURRURE" A ÉTÉ RÉALISÉ EN TOUTE LIBERTÉ DE CONSCIENCE PAR LE FILMISTE ROMAN POLANSKI  
Maison ...

CANAL+ AUJOURD'HUI AU CINÉMA Le Monde